

Elle est restée toute la nuit sur l'esplanade, Senija.
Debout, adossée au vieux pylône.
Pas pour attendre le meilleur moment. Ni l'apparition
de quelqu'un sur le sentier.
Simplement elle me regardait, couché sur le flanc,
avec mon sourire qui restait noyé dans la boue.
Il n'y avait ni voix, ni sons, ni chants lointains.
Il n'y avait que Senija qui chuchotait:
– Tu te lèves pas? Tu veux pas te lever, *maestrule*?
Mais à ce stade-là, non, je ne voulais plus me lever.
– Tu veux pas te lever de la boue?
Non, je ne voulais pas. Je ne voulais plus rien, fran-
chement. Le regard écarquillé vers l'ouest.
Elle est restée là, Senija, appuyée contre la base du
pylône. Toute la nuit.
Et puis à un moment donné sa mère est arrivée, le
souffle lourd:
– Mais bon Dieu qu'est-ce que t'attends? T'attends
que le maître il te raconte ses histoires? Tiens, les voilà,
les histoires qu'il te raconte: *Slavā Talālui si Fiului, si
Sfântului Duh*.
Se penchant au-dessus de moi, elle a tracé sur ma
tempe un hâtif signe de croix.
Senija observait, immobile. Muette et égarée. On
aurait dit une statue de sel.

Alors sa mère l'a prise par le poignet et entraînée en silence vers le baraquement.

Mais je peux accompagner la petite Senija, ai-je commencé par me dire.

Je peux l'accompagner encore, si je veux. Parce que je connais le parcours que sa mère lui fait faire. Elle l'obligera à contourner le hangar en ruine de l'usine puis, à proximité de l'entrée des sous-sols, quand Senija ralentira pour couler un regard à travers les grilles, elle l'exhortera à presser le pas et à faire attention, plutôt, aux trous, aux monceaux de bouteilles vides et d'ordures.

Je peux accompagner la petite Senija, ai-je commencé par me dire.

Parce qu'une fois qu'elles auront dépassé la zone des sous-sols, sa mère empruntera le tunnel sous la voie rapide. Et juste à la sortie de la galerie, là où commence la clôture qui délimite notre campement, elle ne suivra pas le sentier menant tout droit au portail d'entrée mais fera prendre à Senija le raccourci, à l'endroit où les mailles du grillage sont ouvertes. Et là, pour éviter que ses cheveux ne se prennent dans les tiges de fer, elle lui courbera la tête vers le sol.

Oui. J'ai dû rester comme ça au milieu de la boue. À penser que je parcourais le sentier de Senija.

Il faisait froid et j'avais beau tendre l'oreille, seul me parvenait le sifflement des voitures dévalant la bretelle.

À un moment donné, j'ai eu l'impression que deux animaux s'étaient approchés de moi pour me flairer. J'ai tenté de regarder et il m'a semblé apercevoir les museaux pointus de deux renards.

J'aurais voulu crier: « Allez-vous-en! Laissez-moi tranquille! Vous ne voyez pas que je suis une mare de sang? »

Mais ensuite mes yeux se sont révoltés et j'ai senti leurs longues queues soyeuses me caresser les paupières.

C'est ainsi, me suis-je dit, je meurs à côté de deux renards.

Je me suis dit, voilà, les renards sont les premiers amis des morts.

J'ai sans doute passé de nombreuses heures comme ça, le flanc et le visage baignant dans une flaque, jusqu'à ce que mon cœur cesse de courir après les mouvements environnants et s'arrête pour penser à la vie.

Celle qui a sans doute été la nôtre. Jadis, quand nous étions nomades.

Je me suis surpris à penser aux histoires qui m'ont été contées. Il m'a même semblé les voir, mes ancêtres, à l'époque où ils faisaient partie des Manouches français et un peu aussi des Sintis piémontais, ou quand ils campaient avec les Gitans des *cuevas* espagnoles.

J'ai vu défiler devant moi la lente caravane rapiécée des chariots, avec des chaudrons de fer battant contre leurs flancs. Et un peu en dessous, il m'a semblé entendre les mots de mon père, le matin où il m'a révélé quel privilège son expérience de nomade avait représenté pour lui, bien qu'elle eût été concentrée sur une période très brève, avant qu'on ne l'emmène à Birkenau.

Eh oui, car mon père est à sa manière la preuve vivante du fait que c'est à Birkenau que remonte notre

malédiction. Une malédiction qui nous colle à la peau comme une odeur.

Je n'ai jamais su me l'expliquer, cette histoire d'odeur, mais ici, sur l'esplanade de boue, je me suis revu ces derniers temps, lorsque je prenais l'autobus et qu'autour de moi des mains portaient précipitamment des écharpes aux nez.

Mais c'est incroyable.

Je suis en train de raisonner calmement. Je me dis les choses avec simplicité.

Je n'aurais jamais pu imaginer en être capable ?

Maintenant que mon cœur s'est entièrement arrêté, je découvre un espace immense autour de moi. Un espace qui continue malgré tout et que, à bien y penser, je pourrais remplir d'une course libre, une course pour parvenir à m'expliquer.

Je vais faire en sorte d'essayer.

Donc. Partons de mon état actuel, qui est d'être étendu ici.

Une tache, pour être exact.

Une tache entourée d'autres taches, les ruines éparses de la vieille usine.

Voilà ce qu'il reste de moi.

Une tache à côté d'un édifice en ruine dont seul est demeuré debout un grand portail qui s'ouvre et bat dans le vent de la nuit.

J'ai les oreilles couvertes de boue, mais maintenant que le vent a tourné au nord, je parviens tout de même à capter le bruit des baraques de l'autre côté de la bretelle.

Je l'entends bruisser dans l'enfilade de plastiques, cartons et bâches que gonflent les souffles irréguliers de la nuit.

Oui, pour commencer, je ne suis que cela.

Et je dois me le répéter pour vaincre mon incrédulité, car il y a trois heures à peine, contrairement à maintenant, j'étais assis sur un bidon en fer face à ma *kasolle*, et je fumais en pensant que je pourrais me rendre sur cette esplanade, descendre dans les caves et ramener à la surface les cordes d'acrobate.

Il y a trois heures à peine, je me sentais plein d'un étrange courage et j'avais décidé de me moquer des mises en garde de ceux qui me voyaient en danger.

J'avais donc attendu que le vieux Zlato se mette à ronfler son sommeil bredouillant d'ivrogne, qu'il laisse aller sa tête contre la paroi du conteneur rouillé, puis je m'étais mis en marche.

J'avais dépassé le linge étendu dans le noir et les cages du chenil que le père d'Ibrahim avait rendues habitables au moyen de couches de cellophane et de toiles cirées. Puis j'avais emprunté le passage souterrain en veillant à ne pas faire tonner la passerelle composée de panneaux métalliques, de ceux qui présentent l'assortiment des glaces dans les bars.

Une fois sur l'esplanade, je m'étais posté sous le vieux pylône et j'avais tenté de déterminer l'emplacement le plus adapté pour y accrocher l'extrémité des cordes d'acrobate.

Tout en haut, là où pointait mon regard, le vent était lent. Il charriait un train de nuages bas sous lequel se cachait la ville. Seules émergeaient, çà et là, quelques

silhouettes de gratte-ciel mêlées aux lumières du nouveau quartier des affaires.

Je me souviens d'avoir imaginé Senija contre ce ciel perdu, elle prenait son appel et se lançait dans un triple salto en tournoyant, ses cheveux blonds comme un coup de fouet contre la banlieue, avant d'atterrir pieds joints en même temps que Nasir.

L'instant qui suivit cette pensée, je me trouvais bien entendu dans les caves, entre mes mains je tenais l'écheveau des cordes de chanvre, et j'étais précisément en train de chercher les crochets pour arrimer les mousquetons lorsque brutalement, juste à ce moment-là, mon cœur a chaviré tout entier et des élancements aigus m'ont traversé la tête. Je ne voyais plus rien, et malgré tous mes efforts pour les mouvoir, mes jambes, soudain liquides, ne supportaient pas une furie de couteau qui me déchiquetait la poitrine. La furie s'acharnait tandis qu'une voix, dans ma langue hongroise, énumérait les estocades. Jusqu'à ce que, après le numéro sept, après ce son essoufflé – « *hét* » –, toute cette férocité se dissolve dans le néant, se retire dans l'obscurité de quelque anfractuosité. Et moi, va savoir comment, j'ai réussi à me traîner jusqu'au grand portail et à faire irruption sur l'esplanade, ébloui.

Mais une fois là, je me suis senti encore plus bouleversé parce que j'ai vu la petite Senija s'avancer toute joyeuse pour me montrer quelque chose. J'aurais voulu lui épargner cette horreur. Comme je ne parvenais pas à rester debout une seconde de plus, j'ai commencé à lui dire que j'étais fatigué et qu'il fallait absolument que je m'allonge dans la boue.

Oui, voilà, avant tout c'est ça qui est arrivé.

Et puis plus j'y pense, plus la boue sent la pourriture et la crotte.

Plus j'y pense, plus le jour se lève alentour. Sous le bruissement ininterrompu de la circulation, je reconnais le bruit du petit triporteur de Viorel, là-bas, de l'autre côté de son tas de ferraille, qui se met à pétarader. Je reconnais aussi la voix de Zlato, sa voix caverneuse et roumaine braillant derrière la première file de conteneurs. Elle braille et déclenche le fracas qui accompagne généralement ses réveils, mais cette fois le fracas me prend presque aussitôt pour cible, enjambe un amoncellement de gravats et me tombe dessus en un rien de temps.

Quelqu'un tente de me soulever le bras.

Il le soulève et le laisse aussitôt retomber dans mille éclaboussures de boue.

Quelqu'un d'autre appelle à gorge déployée Gago Cioarã et Pavel.

Au milieu de tout ce remue-ménage, le vieil Askan se fraie un chemin, écartant un type qui s'est penché sur moi pour me tâter le pouls :

– Mais quel pouls ? gronde Askan. *Budalla!*

Et il me retourne sur le dos d'un coup de pied, comme il l'a sans doute fait en d'autres occasions avec la charogne de quelque chien.

– Maudit *Hungarez!* murmure Zlato en ôtant sa casquette, l'air exténué et usé.

À en juger par le regard qu'il jette sur l'horizon de baraques, il est clair qu'il est en train de penser à la police qui débarquera, s'enquerra de ma famille, leur demandera à tous de montrer leurs papiers.

Je pense: ne serait-il pas plus simple pour eux de me charger sur une charrette et de m'abandonner de l'autre côté de la ville, dans le premier fossé nauséabond?

Au fond, me dis-je, ce sont des hommes sans scrupules, et ils en ont déjà fait autant avec le corps du jeune incendiaire il n'y a pas plus de deux jours.

Mais tandis que je pense cela, je m'aperçois qu'on me traîne par saccades hors de la boue. Je glisse sur le sol et heurte des bouts de ferraille et des cailloux. Jusqu'à ce qu'on me couche ventre en l'air sur une grande table en bois qui grince.

Quelqu'un me glisse un chiffon roulé en boule sous la nuque.

Quel sommeil.

Les sons se sont raréfiés, et là, comme en fondu, la voix de Zlato se froisse dans sa tentative pour ravalier sa tristesse:

– Cours, Viorel, cours prendre les pinces, faut agrandir le trou dans le grillage!

De toute évidence, ils me ramènent à l'intérieur du campement.

Je sens que je m'endors.

On s'endort même quand on est mort. C'est incroyable.

Obscurité.

Dans l'obscurité, il me semble voir réapparaître les renards.

Ils s'approchent et me flairent. Ils flairent la boue qui crotte mon pantalon et la croûte sale qui s'est coagulée sur mon pull.

Ils me flairent. Mais ensuite ils se distraient et vont rôder autour des box plastifiés des sanitaires chimiques.

Comme c'est étrange. Paupières closes. Et pourtant je vois tout ce qui se passe.

Les hommes qui m'ont ramené à l'intérieur du campement se sont regroupés non loin de moi pour tenir un conciliabule. Ils regardent Gago Cioarã, d'une pâleur de grand malade, qui fait tourner sa bible en l'air comme s'il s'agissait d'un cimenterre.

– Fiche-nous la paix avec ta *Bibla!* braille Askan tout en déboutonnant nerveusement sa veste, nous on a des choses *sévères* à régler. Il y a une famille à prévenir? Il a des parents, ce *Hungarez?*

Tout le monde se retourne pour regarder.

Comme je voudrais exister sous d'autres formes.
Me trouver plutôt dans la linéarité d'une chaise.
Ou dans une tôle froide de baraque.

– Maudit *Hungarez!* soupire encore Zlato.

Commencent alors à apparaître des enfants en couches-culottes qui me touchent les cheveux et des femmes qui les rappellent et gesticulent, des bassines à la main.

Dans ce désordre diffus, les portables se mettent à sonner tandis que nombre de cigarettes s'allument et de sachets volettent, avec McDonald écrit dessus, Stefanel et mille autres mots vides.

– Faut le nettoyer, dit quelqu'un, ramène un seau et deux éponges.

Et soleil. Soleil pâle qui monte. Derrière la couronne des immeubles, à l'est.

Comme une faible caresse se dirigeant vers le cœur.

Je cherche Senija entre les lignes de lumière.

Je cherche Senija pour croiser son regard, mais en vain.

Alors je parcours le périmètre du campement.

Je cherche entre les baraques adossées au grillage, derrière la carcasse d'un vieux fourgon, où il me semble voir quelqu'un qui sourit.

Je cherche à côté des fûts de goudron, derrière les berges des égouts sur lesquelles deux chiens enchaînés bondissent et grondent et s'étranglent presque avec leurs colliers cloutés.

Je la cherche près du conteneur, où un homme âgé verse du café qu'il offre ensuite résolument à une autre personne.

Jusqu'à ce que je la voie.

Elle se montre sur le seuil de sa baraque, incertaine.

Elle se montre et aussitôt s'immobilise contre la porte rapiécée avec du carton.

Elle tient à la main son costume d'acrobate, le costume argenté qu'elle a retouché toute seule.